DISSERTATION

N° 101.

SUR

LE CANCER DE L'ESTOMAC;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 juin 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JEAN-MARIE-BENJAMIN ROUGET, de Barcelonne, (Espagne),

Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris et de la Faculté des lettres de la même ville; ex-Chirurgien Aide-major au troisième régiment de chasseurs à cheval.

Ut desint vires, tamèn est laudanda voluntas.
OVID.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Président.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE,

ET DE MA MÈRE.

Fundamentum omnium virtutum pietas in parentes. Cic.

AVUNCULO GEORGIO,

SACERDOTI.

Ejus paterna in me promerita, in signum amoris gratique animi, hoc opusculum dicat et vovet reverentissimus filius sororis.

A MES FRÈRES,

ET MES BIEN-AIMÉES SŒURS.

A toi surtout, ma bonne Joséphine, qui, par une bonté de cœur à toute épreuve, tes talens, tes vertus et tes soins infatigables, as su faire oublier à huit orphelins la perte irréparable des auteurs de leurs jours, reçois-en ici pour eux et pour moi le témoignage public de ma sincère reconnaissance et de mon éternel attachement!

J. M. B. ROUGET.

INTRODUCTION.

Si l'on doit mesurer le danger d'une maladie par l'importance de l'organe qu'elle attaque et des fonctions qu'elle compromet, aucune ne doit certainement paraître plus formidable que le cancer de l'estomac. Le lieu qu'occupe cet organe, composé de trois tuniques extensibles, recevant un grand nombre de nerfs et de vaisseaux; tout doit faire considérer l'estomac comme le creuset salutaire où viennent se décomposer tous les alimens pour y former une substance qui doit entretenir la vie des autres organes. Mais il ne pourra accomplir ce travail nécessaire, ou plutôt indispensable à la vie, si ses qualités physiques sont altérées, et ne sont point en rapport convenable pour opérer le grand travail de la digestion.

Par les fonctions mêmes qu'il remplit, l'estomac est plus sujet que tout autre organe aux affections cancéreuses. Cette maladie, déjà si funeste par ses résultats, lors même qu'elle n'attaque que des parties extérieures et les moins essentielles à la vie, permet du moins, dans

ce cas, à l'homme de l'art prudent et éclairé par l'expérience de suivre ses progrès, et de juger de l'efficacité des remèdes qu'il emploie, ou de leur impuissance contre cette cruelle maladie; il est le témoin des efforts que fait la nature chez tel ou tel individu pour s'opposer aux dangereux effets de cet ennemi mortel; il peut encore, dans ce cas, par différentes applications calmer les douleurs trop vives qu'éprouve son malade, ou tenter de détruire ce germe mortel par un fer salutaire; à la vérité ce dernier parti ne réussit pas toujours; enfin il peut, à l'exemple d'un des premiers maîtres de la chirurgie française actuelle, appliquer la pâte arsenicale sur l'ulcère cancéreux externe. Mais le traitement devient bien incertain toutes les fois que le cancer affecte des parties qui se dérobent à la vue; et, comme le dit très-bien M. le professeur *Richerand*, « les carcinomes internes, quel que soit leur siége, à la membrane muqueuse de l'estomac, du rectum ou de la matrice, sont constamment mortels, soit par l'impossibilité de porter sur les surfaces ulcérées des caustiques assez efficaces, soit par les progrès qu'a déjà faits le mal lorsque les malades réclament nos secours. » Alors le médecin, réduit au rôle d'expectant, doit user de la plus grande prudence dans l'emploi du peu de

médicamens qu'il est obligé d'administrer pour satisfaire son malade, et pour tâcher d'endormir cet autre vautour qui ronge sans cesse les entrailles de ces malheureux prométhées. Ne pouvant donc détruire le mal, le sage médecin doit prendre garde de ne point l'exaspérer.

Aussi mon but n'est-il point de venir détailler, dans cet opuscule, des cures merveilleuse dont l'histoire est faite dans le cabinet. Je me bornerai à décrire le cancer de l'estomac selon l'état actuel de nos connaissance sur cette maladie.

Je diviserai ma thèse en quatre sections. Dans la première, je donnerai la définition du cancer en général, et j'exposerai les causes capables de produire celui de l'estomac, en divisant ces causes en *prédisposantes* et *occasionnelles*. Dans la seconde section, je décrirai les symptômes par lesquels ce cancer se manifeste ; ceux qui peuvent le faire distinguer de toute autre affection, surtout de celle du cardia, du pylore, d'avec le corps de l'estomac. Dans la troisième section, je tracerai la marche et la durée de ce cancer, de quelle manière la mort survient, et donnerai le résultat de quelques autopsies des cadavres. Dans la quatrième section enfin, j'expo-

serai les traitemens prophylactique et palliatif qu'il me paraît le plus convenable de suivre.

Je rapporterai quelques observations prises à la clinique de la Société d'instruction médicale, dont j'ai l'honneur d'être membre associé, et que le respectable doyen de cette célèbre Ecole veut bien me permettre de publier. Heureux si je puis voir couronner mes efforts de l'approbation de mes interrogateurs !

DISSERTATION

SUR

LE CANCER DE L'ESTOMAC.

Définition du Cancer.

Squirrhe et cancer sont à peu près synonymes, quoique leur étymologie soit bien éloignée; mais je crois qu'on peut les considérer comme les degrés différens d'une même maladie; quoique cependant l'affection cancéreuse puisse se manifester, sans être précédée de squirrhe; et cela seul peut faire attacher un sens différent à ces deux mots : car il est bien reconnu que le squirrhe, le cancer occulte, et le cancer ouvert, ou ulcéré, ne sont que la même maladie, à trois degrés différens. On peut seulement observer à ce sujet que c'est la membrane musculeuse de l'estomac qui paraît primitivement affectée, lorsque le cancer commence par l'état squirrheux, comme cela arrive le plus fréquemment; tandisque c'est la membrane muqueuse de ce viscère qui en est premièrement le siége, lorsque cette maladie débute par une ulcération: et presque toujours, dans ce cas, les bords de cette ulcération se gonflent peu à peu, se durcissent, se renversent, et lui donnent l'apparence de cancer ulcéré.

Causes prédisposantes.

On peut regarder comme causes prédisposantes du cancer de l'estomac l'influence que peuvent apporter à sa formation, l'âge,

le sexe, le tempérament et le lieu qu'on habite. Pour ce qui a rapport à l'âge : comme il est à chaque âge un mode particulier d'existence, qui peut être regardé comme le germe de différentes maladies, l'enfance et la jeunesse me paraissent en général plus sujètes aux maladies aiguës, tandis que l'âge adulte, mais encore plus la vieillesse, sont, à peu d'exceptions près, plus exposées aux maladies chroniques : ainsi souvent les dernières années d'une longue vie ne sont plus qu'une longue agonie. Le cancer de l'estomac ne se développe jamais avant l'âge de vingt-cinq ans; on l'observe le plus communément depuis la trente-sixième jusqu'à la cinquantième année ; cependant *Forestus* rappporte l'histoire d'une jeune fille de quinze ans, chez laquelle il trouva l'estomac ulcéré ; l'hérédité peut-être regardée comme une cause prédisposante de cette affection, ainsi que le tempérament bilieux et mélancolique.

Causes occasionnelles.

Les principales sont : les chagrins profonds et prolongés, les travaux de l'esprit, les affections morales concentrées, les excès dans les plaisirs de l'amour, qui, portant atteinte aux fonctions digestives, affaiblissent évidemment l'organe principal de ses fonctions : on peut regarder encore comme principales causes déterminantes l'usage immodéré du vin et des liqueurs alcoholiques, surtout prises le matin à jeun; et c'est pourquoi l'on observe ce cancer si fréquemment à Bicêtre et à la Salpêtrière, où sont rassemblés tant de malheureux commissionnaires des halles, et chiffonniers, qui, obligés de passer presque toutes les nuits, occupés aux travaux les plus pénibles et les plus dégoûtans, cherchent à s'éblouir sur l'état affreux de leur dure existence par les illusions que leur procure l'eau-de-vie qu'ils boivent à longs traits dès le point du jour ; liqueur qui est d'autant plus dangereuse pour eux, qu'alors leur estomac se trouve vide, et que les marchands, pour pouvoir leur en donner davantage à vil prix, la falsifient et lui donnent un goût

piquant avec du poivre long, ou toute autre substance corrosive. Il faut encore ranger parmi les causes déterminantes de cette maladie une forte contusion sur l'épigastre, une compression exercée long-temps sur cette partie, telle que celle qui peut être produite par les corsets, dont le busc appuie fortement au-dessous de l'appendice xiphoïde. Il faut compter aussi la suppression d'une hémorrhagie habituelle, ou d'une effection cutanée, le quinquina mal dirigé, les vomitifs fréquens, l'ingestion des substances vénéneuses et caustiques. *Morgagni* (*epistola* 65) cite une observation où le mercure a produit cette maladie.

Symptômes.

La maladie s'annonce par un malaise, et quelquefois par un sentiment de plaisir dans la région épigastrique, surtout pendant l'état de vacuité de l'estomac. A ces symptômes succède, au bout de quelques mois ou de quelques années, une gêne presque habituelle, une douleur sourde, qui se fait sentir à jeun, mais plus particulièrement après le repas : il se développe dans l'estomac et dans tout le canal intestinal une grande quantité de gaz, tantôt inodores, et tantôt fétides : les douleurs épigastriques deviennent de plus en plus fortes et continues ; le malade sent des bouffées de chaleur qui lui montent à la tête ; la face est blafarde, et présente une légère teinte jaune autour des ailes du nez et de la bouche, les yeux humides et ternes perdent leur expression ; les malades se plaignent en outre d'une sorte d'anxiété ou de douleur dans la colonne vertébrale, et principalement dans la région lombaire ; la bouche est quelquefois très-amère ; le malade est très-inquiet sur son sort ; tout son corps répand aussi une forte odeur ammoniacale ; la céphalalgie est presque habituelle ; il y a vomissement de matières incolores, aqueuses, ou filantes, aigres, amères ou insipides ; il y a constipation rebelle, ou diarrhée opiniâtre, mais dans ce dernier cas la maladie doit marcher avec rapidité. Presque toujours, dans le cours

de la maladie, il y a alternativement rétention d'urine, ou émission involontaire. Ces symptômes, après s'être renouvelés assez souvent à des intervalles plus ou moins rapprochés, disparaissent quelquefois pour ne revenir qu'au bout d'un certain temps, dont la durée varie : c'est alors que la sensibilité de l'estomac est pervertie de mille manières, et donne lieu aux phénomènes les plus singuliers : ainsi telle substance alimentaire, qui toujours avait été digérée avec facilité, provoque alors les nausées et les vomissemens, tandis qu'un autre aliment, qui paraît bien plus indigeste, ne cause aucun de ces accidens ; ainsi l'on prend en aversion ce qui délectait le plus. Mais ce qui est bien remarquable, c'est le choix que paraît faire l'estomac pour les matières qu'il conserve, et celles qu'il rejète, quoique nécessairement elles soient toutes mêlées dans sa cavité ; c'est ainsi qu'un malade vomira des alimens pris depuis plusieurs jours, sans rendre ceux qu'il vient d'ingérer ; quelquefois surviennent le hoquet et des coliques violentes ; en palpant l'abdomen, on trouve dans la région épigastrique une tumeur plus ou moins volumineuse, dure, qui paraît inégale ou unie, mobile ou adhérente aux parties voisines, indolente ou un peu sensible au toucher ; cette tumeur peut changer de position, et devenir insensible au tact ; et c'est sans doute dans ce cas, comme l'observe l'auteur de l'article *cancer de l'estomac* du dictionnaire des sciences médicales, c'est dans ce cas, qu'on a cru avoir fondu des tumeurs squirrheuses, qui ont été retrouvées à l'ouverture des cadavres.

Tous ces accidens peuvent se succéder lentement, avoir lieu avant que la nutrition ait éprouvé aucune altération : alors le teint n'est pas encore sensiblement changé, le pouls est seulement concentré dans le moment des souffrances, et dans les intervalles des vomissemens l'appétit se soutient ; d'autres fois, au contraire, les symptômes marchent avec une rapidité étonnante, et dès le dérangement des fonctions de l'estomac, on voit se manifester la cachexie, l'œdème autour des malléoles ; la peau devient jaune, les forces sont presque nulles ; bientôt les vomissemens deviennent de plus en

plus fréquens ; quelquefois ils sont faciles, et d'autres fois n'ont lieu qu'après les plus vives angoisses et les efforts les plus pénibles ; les matières rejetées sont couleur de suie ou de chocolat ; la constipation et les douleurs de ventre augmentent aussi avec les autres symptômes. Cependant il peut encore arriver à cette époque de longs intervalles de calme, pendant lesquels les malades, séduits par cette fausse apparence de guérison, mangent avec appétit, digèrent bien et reprennent de l'embonpoint ; mais ces rémissions, quelque longues qu'elles soient, ne peuvent donner aucun espoir de guérison au médecin éclairé, qui a reconnu d'une manière positive le cancer de l'estomac ; ainsi tôt ou tard la maladie reprend sa marche, avec plus ou moins de rapidité, suivant que ces infortunés, abusés par ces momens de calme, se seront livrés à quelques écarts de régime. A mesure que le marasme fait des progrès, la face prend ce caractère si propre à tous ceux qui sont affectés de quelque maladie organique, d'un viscère contenu au-dessous du diaphragme, et que l'on appelle *face grippée*, laquelle exprime bien les cruelles souffrances auxquelles le malade est en proie. La tumeur épigastrique devient de plus en plus saillante ; quelquefois elle peut contracter des adhérences et offrir un point de fluctuation ; et l'on cite des chirurgiens assez imprudens qui, prenant cela pour un abcès, ont osé y plonger le bistouri, erreur qui hâtait la mort. Bientôt le malade ne peut plus digérer, la présence des alimens dans l'estomac causant les douleurs les plus atroces ; quelquefois il vomit avec les alimens des caillots de sang ; souvent, sur la fin de la maladie, la constipation est remplacée par la diarrhée colliquative ; le pouls est un peu fréquent, sans que la fièvre hectique soit bien caractérisée ; cependant les malades épuisés des souffrances qui abattent leurs forces, lesquelles ne peuvent plus se réparer par la nutrition, meurent dans un état de marasme squelétique, plus tôt ou plus tard. Souvent, quelques jours avant la mort, un brouillard épais semble leur masquer la vue ; les uns s'éteignent sans agonie et conservent la connaissance lors même qu'ils ne peuvent plus voir ni entendre ;

d'autres ont le râle quelques heures avant la mort; un très-petit nombre éprouve du délire; mais ces symptômes diffèrent suivant que la maladie a son siége au pylore, ou au cardia, ou dans quelque autre partie de l'estomac.

Lorsque le pylore est seul affecté, les vomissemens n'ont lieu que quelque temps après le repas; d'autres fois les matières introduites dans l'estomac, ne pouvant franchir l'isthme pylorique, distendent considérablement ce viscère avant d'être rejetées au-dehors; d'ailleurs, lorsque c'est le pylore qui est malade, la tumeur squirrheuse est située dans le côté droit entre les fausses côtes et l'ombilic.

Mais si la maladie a son siège au cardia, lorsque le malade veut avaler, il éprouve le sentiment d'une vive douleur, lorsque les alimens passent de l'œsophage dans l'estomac, et cette douleur est d'autant plus vive, que le bol alimentaire est plus considérable. Lorsque le squirrhe est plus avancé, le malade vomit dès les premières bouchées; la douleur se fait sentir particulièrement à la partie supérieure du creux de l'estomac, et l'on n'aperçoit pas de tumeur; puisqu'elle est contenue dans la cavité thoracique, la déglutition est presque impossible, le vomissement a lieu immédiatement après le repas; les malades rendent très-souvent des mucosités par la bouche. Mais ces signes sont bien loin d'être certains, et l'on peut dire qu'il est presque impossible de déterminer d'une manière précise le siége du cancer de l'estomac. A la vérité le vomissement ne survient pas ordinairement, si le cancer n'attaque ni le pylore, ni le cardia, si si ce n'est au commencement de la maladie, ou lorsque le squirrhe a contracté des adhérences avec les parties voisines. Quand la dégénérescence occupe la totalité du corps de l'estomac, comme j'en donnerai un exemple, la douleur est presque continuelle; les vents et les borborygmes tourmentent le malade sans relâche, et les vomissemens ont lieu sans efforts.

Cependant il faut encore le dire, tous ces signes sont bien incertains, et ne peuvent pas toujours faire reconnaître la présence de l'af-

fection cancéreuse ; car on a vu bien des sujets dont l'estomac était trouvé cancéreux à l'ouverture cadavérique, et chez lesquels ces symptômes ne s'étaient nullement manifestés ; chez d'autres, ils n'avaient fait que paraître dans le commencement de la maladie, laissant ensuite le malade dans un calme trompeur ; à la vérité ces malheureux sont toujours consumés par le marasme. On peut observer ces variétés plus particulièrement chez les indigens dont la sensibilité morale et physique est souvent émoussée par les privations et les chagrins auxquels ils sont en proie. Quelquefois enfin cette maladie s'est cachée sous l'apparence d'une fièvre hectique simple, d'une diarrhée chronique, ou de quelque autre affection étrangère à l'estomac.

Je crois que ces variétés, dont les auteurs parlent peu, sont indispensables à connaître ; car on serait souvent induit en erreur, si l'on ne reconnaissait le cancer de l'estomac que lorsqu'on trouve réunis tous les symptômes énoncés plus haut. Cette affection peut être compliquée d'une foule d'autres maladies qui peuvent hâter plus ou moins sa funeste terminaison.

A l'ouverture des cadavres morts du cancer de l'estomac, on trouve ce viscère assez souvent rempli d'un liquide noirâtre, qui semble tenir en suspension de la suie ou du chocolat délayé. Cependant on s'accorde à convenir que ce liquide n'est pas sécrété par l'ulcère, comme on serait tenté de le croire d'abord ; car on le trouve assez fréquemment lorsque le squirrhe n'est pas encore ulcéré, et on ne le trouve pas toujours dans le cas où l'ulcère a même une grande étendue. Si la dégénération a son siége au pylore, l'estomac est ample et dilaté ; dans les autres cas, ce viscère a moins de capacité que dans son état naturel : cependant l'étendue de la portion dégénérée varie depuis la largeur de l'ongle jusqu'à la totalité des parois de l'estomac ; le plus ordinairement elle égale la largeur de la paume de la main ; son épaisseur varie depuis l'état presque ordinaire de l'estomac jusqu'à trois ou quatre travers de doigts ; sa surface interne offre des inégalités plus ou moins saillantes ; et

lors même qu'elle n'est pas ulcérée, on y observe une dépression considérable; et si on l'incise, on la trouve formée par le tissu squirrheux, tantôt seul, et tantôt uni à la matière cérébriforme. La consistance de ces diverses matières varie suivant le degré où la dégénération est parvenue : lorsqu'elle n'est pas trop avancée, on distingue encore la membrane muqueuse d'avec la musculeuse. La première est en général d'un blanc mat et d'un tissu homogène; la seconde est presque toujours plus épaisse et plus ferme et d'un blanc azuré. Mais quand la dégénération est complète, comme l'observe M. le professeur *Richerand*, il n'est plus possible, par la simple inspection des parties, de savoir si la dégénération cancéreuse, soumise à notre examen, a plutôt appartenu à l'estomac qu'au cerveau, à la langue, aux mamelles, au foie, etc. Lorsqu'une seule membrane de l'estomac est dégénérée, c'est ordinairement la musculaire; rarement le cancer est borné à la membrane muqueuse, et presque jamais la tunique péritonéale ne participe à cette dégénération. Le cancer du pylore peut être borné à la valvule de ce nom, ou s'étendre à toute l'extrémité pylorique; mais rarement il affecte le duodénum. Le cancer du cardia se termine ordinairement à l'origine de l'œsophage, tandis que sa partie inférieure détruit une portion de la petite courbure de l'estomac.

Quels que soient le volume et la situation de la masse squirrheuse, elle est tantôt libre tantôt adhérente aux parties voisines; et alors l'ulcère, après avoir percé de part en part l'estomac, détruit plus ou moins profondément les parties environnantes : c'est ainsi que l'on a vu le colon transverse communiquer avec l'estomac, et recevoir directement de ce viscère des alimens non digérés, les vertèbres dorsales corrodées par le contact prolongé de la masse squirrheuse : le diaphragme percé d'outre en outre, et les alimens versés dans la poitrine; d'autres fois la rate profondément excavée; d'autres fois enfin la paroi intérieure de l'abdomen détruite dans une certaine étendue, et près de donner issue aux matières alimentaires, et, comme je l'ai vu une fois à la clinique de la société d'instruction médicale,

le lobe gauche du foie accolé au diaphragme remplacer pour ainsi dire l'estomac, et empêcher un épanchement qui eût été bientôt mortel ; et j'avoue que je ne pus m'empêcher d'admirer les efforts que fait souvent la nature pour retarder de quelques instans une mort inévitable.

La compression que peut exercer la tumeur squirrheuse sur les vaisseaux biliaires me semble expliquer suffisamment l'ictère que l'on observe chez quelques malades affectés de cancer de l'estomac.

Maladies qui peuvent simuler le squirrhe de l'estomac.

Il est quelquefois très-difficile de distinguer le cancer de l'estomac d'une phlegmasie chronique, lorsque celle-ci dure depuis longtemps, et qu'elle a réduit le malade au marasme. La difficulté est d'autant plus grande, si cette phlegmasie n'est pas accompagnée de fièvre, et si elle détermine des vomissemens de matière noirâtre ; mais alors on peut présumer que la maladie est une phlegmasie chronique, et non un squirrhe, si elle débute par des vomissemens; si les remèdes antiphlogistiques procurent du soulagement; si le sujet n'a pas encore vingt ans; si les vomissemens sont tellement rapprochés, qu'il semble que l'estomac ne puisse supporter le contact des alimens; si, au bout de plusieurs mois de vomissemens presque continuels, ou d'une sorte de rumination ou de régurgitation des alimens, on ne distingue pas de tumeur dans la région épigastrique; enfin si le malade, quoique très-amaigri, n'a pas cette couleur jaune plombée qui est un des caractères propres de la cachexie cancéreuse. Cependant quelquefois tous ces signes ne sauraient être assez certains, et le médecin prudent ne peut asseoir un jugement positif sur le véritable caractère de la maladie : heureusement que son erreur en ce cas ne peut être dangereuse, puisque les mêmes remèdes conviennent dans l'une et l'autre affection, avec la différence qu'en général ils guérissent la phlegmasie chronique, et n'ont aucune vertu dans le cas de squirrhe.

On peut aussi confondre le cancer de l'estomac avec les vomissemens spasmodiques, qui dépendent souvent d'une affection morale, et qui, devenant chroniques, peuvent causer l'amaigrissement et la mort, à la vérité très-rarement. Cependant je crois qu'on pourra reconnaître la véritable maladie en remontant avec soin aux premiers symptômes qui se sont annoncés, aux causes qui les ont produits, aux habitudes du malade; en observant surtout avec le plus grand soin les effets de différentes substances médicamenteuses.

Les hernies de la ligne blanche peuvent quelquefois en imposer pour un état squirrheux de l'estomac. *Garangeot* en rapporte un exemple frappant dans un de ses mémoires adressés à l'académie royale de chirurgie. « Un jeune homme, dit-il, pendant les efforts d'une leçon de danse, éprouva le sentiment d'un déchirement au-dessous de l'appendice xiphoïde; ce qui donna lieu à une hernie située dans ce lieu. Cette hernie fut suivie de constipation la plus opiniâtre, de rots, de l'amertume de la bouche, de vomissemens continuels et prolongés, et de la fièvre lente. Ce jeune homme éprouvait continuellement des douleurs qui semblaient partir de la pointe du cartilage xiphoïde. La tumeur que formait l'estomac dans ce lieu pouvait bien paraître au premier abord un véritable cancer de l'estomac, puisque tous les remèdes que l'on fit en premier lieu contre cette maladie méconnue furent sans effet; tandis que dans la suite l'illustre auteur de ce mémoire ayant parfaitement expliqué les causes qui donnaient lieu à ces accidens, un simple bandage contentif rendit le malade à la santé la plus parfaite.

On pourrait encore prendre pour une affection cancéreuse de l'estomac la perforation de ce viscère, qui quelquefois est le résultat d'une maladie aiguë, comme M. le professeur *Chaussier* l'a observé chez les femmes en couches. Mais si l'on réfléchit à la marche rapide de la maladie, on ne pourra s'y méprendre. Cependant, si cette perforation est la suite d'une phlegmasie chronique et partielle de l'estomac, alors les adhérences que ce viscère contracte avec les parties adjacentes préviennent l'épanchement des matières

alimentaires dans le bas-ventre ; mais il reste un ulcère avec perte de substances, qui cause des douleurs épigastriques, des vomissemens, une émaciation progressive, et enfin la plupart des symptômes du cancer de l'estomac. Pour bien reconnaître cette maladie, il faut prendre des renseignemens bien exacts sur son invasion ; elle commence toujours par des symptômes inflammatoires, et elle est souvent due à une cause externe.

Quelquefois des concrétions formées dans le conduit biliaire peuvent donner lieu à des vomissemens accompagnés de coliques, de constipation, d'amaigrissement progressif, d'une tumeur dans la région pylorique ; mais, dans ces cas, les matières rendues ne sont point noires. L'ictère qui se déclare et la couleur des matières fécales dénotent bientôt le véritable caractère de la maladie. On peut enfin confondre le cancer de l'estomac avec une infinité d'autres tumeurs squirrheuses qui se développent dans l'abdomen, aux environs du pancréas, surtout quand ces tumeurs coïncident avec des vomissemens spasmodiques. Quelquefois la tumeur squirrheuse de l'estomac peut être située devant l'aorte ou le tronc cœliaque, comme j'en donnerai l'exemple ; et dans ce cas, soulevée par les battemens des artères, elle peut être prise pour un anévrisme. Il faut aussi se garder de prendre pour tumeur squirrheuse une tumeur venteuse, qui se dissipe ordinairement, au bout de quelques heures après, par une irruption de vents.

Quelle prudence doit donc avoir le médecin pour tâcher de discerner dès son principe la véritable affection de l'estomac ! combien, s'il se trompait, son erreur serait fatale au malade ! car, s'il confond le cancer avec l'embarras gastrique, le vomitif qui serait indiqué ne va-t-il pas aggraver la maladie ? Il en serait de de même s'il le prenait pour un état de débilité de cet organe ; car les toniques qui seraient encore indiqués précipiteraient infailliblement la marche du cancer.

Traitement préservatif ou hygiénique.

Je crois que le meilleur traitement préservatif de cette funeste maladie consiste dans l'observation des lois de l'hygiène ; ainsi, je vais en parler d'après la division de ces règles. On devra donc, dès les premiers soupçons de disposition au cancer de l'estomac, faire habiter au malade un climat tempéré, mais plutôt froid que chaud, dans un lieu aéré et sec, mais surtout où il n'y ait point encombrement d'autres individus. Si sa profession, ou sa manière de s'habiller l'exposent à des compressions habituelles sur l'épigastre, il faut qu'il change de profession ou de manière de se vêtir; ce malade ne doit point boire de liqueurs fortes, ni faire usage d'alimens trop épicés, ni indigestes; il faut qu'il évite tout ce qui pourrait lui causer du chagrin; le médecin se gardera bien de lui administrer aucun vomitif ou tout autre médicament fort; le malade évitera tout exercice qui pourrait gêner la digestion ; il devra ne point se livrer à une application mentale, sérieuse et prolongée; il fera usage des bains assez rarement. Le médecin devra mettre surtout le plus grand soin à entretenir ou rappeler les évacuations et exanthêmes habituels ; le malade évitera les grandes pertes seminales ; il ne restera jamais trop long-temps sans prendre de nourriture ; il se livrera à un exercice modéré, se procurera toutes les affections agréables qu'il est possible, et évitera l'ennui.

Traitement palliatif.

Pour obtenir quelques succès dans les moyens qu'emploie le médecin pour pallier cette terrible maladie et en arrêter les progrès, il faut d'abord rechercher avec le plus grand soin les causes occasionnelles ou déterminantes qui l'ont produite, les éloigner autant que possible; et si ces causes sont attachées à la manière de vivre, il faut que le malade change de régime à l'instant. En outre, s'il

était sujet, avant sa maladie, à quelque affection cutanée, aux hémorrhoïdes, ou à d'autres hémorrhagies habituelles, il faut que le médecin mette tous ses soins à rappeler ces diverses affections. Il faut surtout que le malade évite tout ce qui pourrait lui causer du chagrin, car ils ont la plus grande influence sur cette maladie. Si le cancer de l'estomac s'annonce chez une femme à l'époque critique, on peut espérer d'en arrêter les progrès par les saignées et les dérivatifs.

De tous les remèdes généraux employés pour le traitement palliatif des maladies cancéreuses, je crois avoir observé à la clinique de M. *Fouquier*, digne modèle des maîtres zélés pour l'instruction de leurs élèves ; je crois avoir observé, dis-je, que l'extrait de ciguë et de jusquiame obtenaient les meilleurs effets, en joignant à leur emploi, dans le commencement de la maladie, l'usage d'une tisane, faite avec une forte décoction de salsepareille et de squine, à la dose de demi-once de chaque, pour obtenir un demi-litre de tisane. Si le malade éprouve de vives douleurs, on peut retirer aussi quelque avantage de l'eau de fleurs d'oranger, des pilules de l'extrait aqueux d'opium, quelques verres d'eau de Seltz, et de la bière au lieu de vin dans les repas. Mais dans l'administration de ces remèdes, il faut que le médecin sache distinguer ceux qui conviennent à telle ou telle constitution, car ce n'est qu'avec la plus grande prudence qu'il peut obtenir quelque soulagement dans cette maladie, où les indications sont si obscures, et souvent si trompeuses. Il faut encore bien prendre garde de ne point contrarier les effets conservateurs de la nature, et savoir cesser tout traitement actif, lorsque la maladie affecte une espèce d'intermittence ; car on a vu des personnes offrir pendant assez long-temps l'apparence de la santé, quoique affectées depuis plusieurs années d'un squirrhe de l'estomac, qui formait une tumeur volumineuse à la région épigastrique, et déterminait de loin en loin des vomissemens et les autres symptômes fâcheux du cancer de l'estomac. Ces attaques se renouvellent surtout au printemps et en automne ; quelquefois

on parvient à les calmer par l'usage d'une boisson adoucissante et diurétique, telle que le petit-lait avec l'acétate de potasse ; chez d'autres, c'est le sirop antiscorbutique et les sucs dépurés des plantes chicoracées, les eaux de Vichy ; et lorsque les accidens sont dissipés, il faut suspendre tout traitement et s'en tenir à la simple observation des lois de l'hygiène, à moins qu'on n'ait à combattre, comme cause, quelque complication dartreuse, arthritique, scrophuleuse, etc. Mais il est des squirrhes dont rien ne peut arrêter la marche, et auxquels on ne peut opposer qu'un petit nombre de remèdes spéciaux pour calmer les symptômes les plus alarmans : ainsi, lorsque les souffrances paraissent être produites par des vents, on prescrit avec succès l'opium, l'extrait de jusquiame, l'éther, l'eau de menthe, et autres antispasmodiques ; on les essaie tous jusqu'à ce qu'on parvienne à soulager son malade ; d'autres fois les fomentations émollientes ou narcotiques sur l'épigastre font cesser la distension douloureuse de l'estomac, laquelle distension avait souvent résisté à beaucoup d'autres remèdes : on peut obtenir le même effet par les boissons à la glace et l'application de la glace sur le ventre. Si les vomissemens dépendent d'une exaltation de la sensibilité de l'estomac, on les modère par l'usage d'une nourriture douce et facile à digérer, par quelques tasses d'une infusion de fleur de tilleul, d'oranger et de feuilles de menthe. Mais si les vomissemens paraissent dépendre d'une abondante sécrétion de mucosités, qui nuise à la digestion en se mêlant aux substances alimentaires, on les arrête par l'usage de la magnésie ou autres poudres absorbantes et extraites des plantes amères. Mais il faut que le médecin se tienne bien en garde contre les instances réitérées que pourra lui faire son malade pour qu'il lui administre un vomitif ; car par là il ne ferait que précipiter la marche de la maladie. Si la constipation trop forte s'oppose à la sortie des vents, les demi-lavemens font grand bien dans ce cas. Le dévoiement est assez rare, ou ne survient que vers la fin de la maladie, ou souvent n'est que la suite d'une entérite chronique, ou de toute

autre complication ; alors on le combat par des lavemens narcotiques, le diascordium, la décoction blanche de *Sydenham*.

Dans le traitement des maladies qui peuvent compliquer le cancer de l'estomac, on ne doit jamais perdre de vue la grande irritabilité et susceptibilité de ce viscère dans cet état, quoique le malade use d'une nourriture douce et légère : il faut bien prendre garde qu'il n'en prenne assez pour se causer une indigestion, qui alors est presque toujours mortelle ; à la vérité, on ne peut indiquer aucun aliment comme devant avoir la préférence ; car il n'est rien de plus capricieux, si je puis m'exprimer ainsi, que l'estomac affecté de squirrhe. Le lait paraît être cependant l'aliment qui convient au plus grand nombre de malades ; il passe encore avec facilité, lors même qu'aucune autre nourriture ne peut être digérée. Pour l'empêcher de s'aigrir dans l'estomac, on y ajoute à peu près une cuillerée d'eau de chaux par tasse. D'autres fois la magnésie, prise quelque temps auparavant, facilite son passage. Il est d'autres circonstances enfin où la diète blanche et l'eau pure ont singulièrement amélioré l'état du malade, mais il en est d'autres qui ne peuvent la supporter.

Quant au traitement curatif, je n'en parle pas ; car je ne puis croire qu'il soit au pouvoir du médecin le plus habile de rétablir par aucun médicament un organe déjà dégénéré et détruit en partie ; d'ailleurs dans les prétendus cas de cure obtenue, on n'a jamais pu vérifier le fait par l'autopsie.

Je ne crois pas inutile de dire en finissant ce qui a rapport aux traitemens, que si l'on prenait des mesures sévères pour empêcher toute falsification des liqueurs alcoholiques, et surtout si l'on assurait du pain à tant de malheureux chiffonniers, en les mettant sous une entreprise qui y trouverait son profit, la funeste maladie dont je traite serait bien moins fréquente dans les hôpitaux de la capitale.

I.re OBSERVATION.

Trouquois (Jean-Baptiste), âgé de soixante-quatre ans, homme veuf, avait la taille de cinq pieds trois pouces ; son tempérament était nervoso-sanguin ; il était doué d'une assez forte constitution, n'ayant nul vice de conformation ; son caractère était doux, ses passions vives, mais point de mauvaises habitudes. Trouquois usa toujours d'une nourriture saine, porta des habits convenables aux saisons, et habita des lieux salubres : ce malade éprouva toutes les maladies de l'enfance sans qu'il en résultât aucune suite fâcheuse. A l'âge de quinze ans, Trouquois fut sujet à des affections spasmodiques qui furent heureusement traitées par les bains et la diète lactée. A l'âge de vingt ans, il lui survint une dartre furfuracée à la tête ; mais malgré cela il continua à jouir d'une bonne santé jusqu'à l'âge de cinquante-huit ans, époque à laquelle Trouquois eut l'imprudence de répercuter cet exanthême : dès-lors, il éprouva de vives douleurs dans les jambes, et sa santé fut des plus chancelantes : les douleurs augmentaient par les changemens atmosphériques ; le rectum et la vessie étaient parfois paralysés. Il survint à ce malade un appétit extraordinaire, qui cessa à l'apparition d'une tumeur à la région épigastrique. Ce malade éprouva aussi à cette époque de violentes palpitations, une diarrhée très-opiniâtre. Admis à l'hospice Clinique, Trouquois offrit les symptômes suivans : le décubitus était indifférent, la face pâle et blafarde, la langue blanchâtre, la bouche très-amère ; les digestions se faisaient difficilement ; l'émission de l'urine et les déjections des matières fécales étaient involontaires ; le malade respirait avec difficulté, éprouvait des palpitations très-fortes, avait des rêves sinistres et était réveillé en sursaut ; des bouffées de chaleur lui montaient à la tête ; et l'on trouvait au-dessous de l'appendice xiphoïde une tumeur de la grosseur d'un œuf ; il avait des vomissemens fréquens de matières noirâtres et fétides. M. le profes-

seur prescrivit l'hydromel composé, nitré ; une potion antispasmodique, avec vingt gouttes de teinture de digitale pourprée, la demie.

Trouquois fut les quinze premiers jours de son entrée à l'hospice à peu près dans le même état, transpirant beaucoup et répandant une forte odeur ammoniacale : la tumeur abdominale augmentait toujours. On ne changea pas la prescription. A cette époque, tous les symptômes s'exaspérèrent ; il se manifesta en outre une tumeur assez considérable à la partie moyenne gauche et inférieure de l'estomac ; les battemens de cette tumeur étaient isochrones à ceux du cœur, et elle gênait beaucoup le malade ; la constipation la plus opiniâtre et la rétention d'urine succédèrent aux émissions involontaires, et l'on fut obligé de sonder le malade toutes les fois qu'on voulait le faire uriner ; en outre, les vomissemens devenaient de plus en plus fréquens. On continua toujours les mêmes prescriptions. Cependant le malade, ne pouvant plus rien digérer, s'affaiblissait de jour en jour ; il était dans l'accablement le plus profond ; désespérant de pouvoir jamais guérir, il ne voulut plus rien prendre ; la rétention d'urine continuait ; le ventre était extraordinairement distendu et douloureux ; mais le malade conservait entièrement l'usage de ses facultés intellectuelles. Enfin, tous ces symptômes s'aggravèrent, et Trouquois finit par succomber, après quatre mois des plus cruelles souffrances, à dater de l'apparition de la première tumeur.

Résultat de l'autopsie cadavérique.

Le corps était d'une maigreur extrême, les jambes infiltrées, la face jaune, ainsi que les yeux ; il y avait épanchement de sérosité dans les trois ventricules du cerveau et dans celui du cervelet. Les poumons étaient très-sains ; mais il y avait à peu près une chopine de sérosité épanchée entre les plèvres ; il y en avait aussi quelques

onces dans le péricarde ; le cœur était de volume ordinaire, mais mollasse; il y avait des concrétions osseuses dans l'oreillette gauche, ainsi qu'à la crosse de l'aorte. Toute la paroi supérieure et une grande partie de la paroi inférieure de l'estomac étaient entièrement détruites; de sorte que le foie, qui était très-volumineux, recouvrait par son lobe gauche tout le lieu que devait occuper l'estomac, et accolé au diaphragme, il empêchait les substances qui arrivaient dans l'estomac détruit de s'épancher dans l'abdomen ; ce qui vraisemblablement eût causé une mort plus prompte. Il est à remarquer que la face inférieure du foie était elle-même ulcérée ; le péritoine offrait une couleur noirâtre et était de consistance puriforme. En un mot, le désordre était tel, qu'il était impossible de concevoir comment la vie avait pu se maintenir avec un si grand anéantissement.

II.e OBSERVATION.

Pauline Avisare, femme Petit, âgée de trente-sept ans, avait la taille de cinq pieds ; son tempérament était sanguin, et son embonpoint médiocre. Pauline disait avoir toujours modéré ses passions, qui ne furent jamais très-vives; elle habita toujours Paris dans des lieux sains. Elle était cuisinière de son état; son père mourut d'une maladie oganique du foie. Pauline éprouva dans sa jeunesse de violens et longs chagrins. Mais les maladies de l'enfance qu'elle eut ne lui laissèrent aucune suite fâcheuse. A l'âge de trente-trois ans, cette femme ressentit, sans cause connue, des douleurs dans la poitrine et l'estomac : un an après, elle rendit une môle de la grosseur des deux poings. Depuis lors, les douleurs de poitrine et d'estomac persistèrent avec plus de violence, sans cependant forcer Pauline d'interrompre ses occupations. Dans cet intervalle, étant devenue enceinte pour la seconde fois, elle accoucha de deux enfans jumeaux, un an avant son entrée à

l'hospice clinique ; et elle éprouva à la suite de cette couche une perte très-considérable. Depuis lors, Pauline ne fut plus réglée, et il parut de temps en temps un écoulement blanc et fétide par les parties génitales ; bientôt il survint des vomissemens qui ne se répétaient d'abord que tous les huit ou quinze jours; mais ensuite ils devinrent plus fréquens, et eurent lieu toutes les fois que la malade prenait quelque aliment. La faiblesse augmentait de jour en jour; et Pauline fut forcée d'entrer à l'hospice Clinique, où elle offrit d'abord les symptômes suivans : coucher en supination, air triste et abattu, face colorée, langue blanchâtre, bouche douceâtre, perte d'appétit, digestions difficiles, vomissemens de matières grises et floconneuses un quart d'heure après le repas ; la constipation était opiniâtre ; on sentait une tumeur assez dure et volumineuse à la région épigastrique, précisément au-dessous de l'appendice xiphoïde. M. le professeur prescrivit l'eau de Vichy, l'infusion de fleurs de tilleul et d'oranger, une potion antispasmodique. Alors les vomissemens deviennent plus fréquens, l'écoulement fétide par les parties génitales était très-abondant; la malade éprouva un obscurcissement de la vue qui dura vingt-quatre heures ; elle sentit une grande chaleur à la gorge qui se portait à la tête et sur toute la face ; la constipation devint très-opiniâtre, la faiblesse était extrême ; le désespoir s'empara de la malade, qui, dès-lors ne veut plus rien prendre, ne se plaint plus de rien, et expire dans cet état.

Résultat de l'autopsie cadavérique.

Le cadavre était d'une maigreur extrême, la peau jaune ; les organes toraciques étaient dans l'état le plus sain ; le péritoine était parsemé de tubercules miliaires dans plusieurs points de son étendue ces tubercules étaient de couleur grise, d'une consistance assez ferme ; il y en avait aussi un assez grand

nombre sur le feuillet de l'intestin iléon, dont les circonvolutions adhéraient assez intimement les unes aux autres; la tunique séreuse de cet intestin présentait dans plusieurs points des plaques d'un rouge livide, et même quelques-unes étaient noires : le feuillet céreux de l'arc du colon était aussi rouge foncé; l'épiploon adhérait intimement par son extrémité inférieure à l'utérus et au rectum; le foie était volumineux, mais sans lésion organique. L'estomac était distendu, et contenait un liquide jaune assez abondant; une tumeur squirrheuse occupait son extrémité pylorique; cette tumeur avait environ trois pouces de longueur; elle était surtout plus considérable du côté de la petite courbure de l'estomac; elle rétrécissait le pylore, mais ne l'oblitérait pas complètement; sa surface interne était ulcérée, et les bords de l'ulcère étaient relevés et renversés comme ceux de tous les cancers. Les parois de l'estomac, au niveau du squirrhe avaient à peu près quatre lignes d'épaisseur; un carcinome, du volume d'un petit œuf, existait derrière la petite courbure de l'estomac, dans l'épaisseur de l'épiploon gastro-hépatique. Les glandes mésentériques étaient aussi engorgées.

Je crois inutile de rapporter encore un grand nombre d'histoires que j'ai recueillies, et qui offriraient toutes à peu près les mêmes résultats.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Dejectiones nigræ, qualis sanguis niger, sponte prodeuntes, et cum febre, et sine febre, pessimæ; et quantò colores dejectionem plures fuerint pejores, eò deteriùs : cum purgante verò, melius; et quantò colores plures non mali sunt. *Sect.* 4, *aph.* 21.

II.

Quibus cancri occulti fiunt, eos non curare melius est; curati enim citò pereunt; non curati verò longius tempus perdurant. *Sect.* 6, *aph.* 38.

III.

Cui persecta est vesica, aut cerebrum, aut cor, aut septum transversum, aut aliquod ex intestinis tenuibus, aut ventriculus, aut hepar, lethale. *Ibid.*, *aph.* 18.

IV.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò quiescere melius est. *Sect.* 2, *aph.* 29.